



Alphonse Daudet
Œuvres

II

TEXTE ÉTABLI, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR ROGER RIPOLL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

ALPHONSE DAUDET

Œuvres

II

TEXTE ÉTABLI, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR ROGER RIPOLL

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1990.

JACK

Mœurs contemporaines^a

*Ce livre de pitié, de colère et d'ironie
est dédié à Gustave Flaubert mon ami
et mon maître.*

ALPHONSE DAUDET.

Première partie^a

I

LA MÈRE ET L'ENFANT^{b1}

« Par un K, monsieur le supérieur, par un K! Le nom s'écrit et se prononce à l'anglaise... comme ceci, Djack... Le parrain de l'enfant était anglais, major général dans l'armée des Indes... lord Peambock... Vous connaissez peut-être? un homme tout à fait distingué et de la plus haute noblesse, oh! mais, vous savez, monsieur l'abbé, de la plus haute... Et quel valseur!... Il est mort, du reste, d'une façon bien affreuse, à Singapore², il y a quelques années, dans une magnifique chasse au tigre qu'un rajah de ses amis avait organisée en son honneur... Ce sont de vrais monarques, il paraît, ces rajahs... Celui-là surtout est très renommé là-bas... Comment donc s'appelle-t-il?... attendez donc... Mon Dieu! J'ai son nom au bout de la langue... Rana... Rama...

— Pardon, madame », interrompit le recteur, souriant malgré lui de cette volubilité de paroles et de ce perpétuel sautilllement d'une idée à une autre... « Et après Jack, qu'est-ce que nous mettrons? »

Accoudé sur le bureau où tout à l'heure il écrivait, la tête légèrement inclinée, le digne prêtre regardait d'un coin d'œil aiguë de malice et de pénétration ecclésiastique la jeune femme assise devant lui avec son Jack (par un K), debout à côté d'elle.

C'était une élégante personne d'une mise irréprochable, bien au goût du jour et de la saison, — on était en décembre 1858 — ; il y avait même dans le moelleux de ses fourrures, dans la richesse de sa toilette noire et

l'originalité discrète de son chapeau, le luxe tranquille de la femme qui possède une voiture et qui passe de la netteté de ses tapis aux coussins de son coupé sans subir la transition banale de la rue.

Elle avait la tête très petite, ce qui fait paraître les femmes toujours plus grandes, un joli visage duveté comme un fruit, mobile, souriant, illuminé par deux yeux naïfs et clairs et des dents très blanches, montrées à tout propos. Cette mobilité de ses traits semblait extrême, et je ne sais quoi dans cette physionomie plaisante, peut-être la lèvre inférieure légèrement détendue par un perpétuel besoin de parler, peut-être le front étroit sous le brillant des bandeaux, indiquait l'absence de réflexion, un esprit un peu borné, et expliquait les parenthèses ouvertes à tout moment dans la conversation de cette jolie personne, comme ces petits paniers japonais de grandeur calculée qui rentrent tous les uns dans les autres, et dont le dernier est toujours vide.

Quant à l'enfant, figurez-vous un bambin de sept à huit ans, efflanqué, poussé trop vite, habillé à l'anglaise comme le voulait le K de son nom de Jack, les jambes à l'air, une toque à chardon d'argent et un plaid. Le costume était peut-être de son âge, mais il semblait en désaccord avec sa longue taille et son cou déjà fort. Ses mollets musclés et gelés dépassaient de chaque côté son ajustement grotesque dans un élan maladroit de croissance en révolte. Il en était embarrassé lui-même. Gauche, timide, les yeux baissés, il glissait de temps en temps sur ses jambes nues un regard désespéré, comme s'il eût maudit dans son cœur lord Peambock et toute l'armée des Indes qui lui valaient d'être affublé ainsi.

Physiquement, il ressemblait à sa mère, avec quelque chose de plus fin, de plus distingué, et toute la transformation d'une physionomie de jolie femme à celle d'un homme intelligent. C'était le même regard, plus profond, le même front, mais élargi, la même bouche resserée par une expression plus sérieuse.

Sur le visage de la femme, les idées, les impressions glissaient sans laisser une trace ni une ride, avec tant de hâte, si vite chassées l'une par l'autre, qu'elle semblait toujours garder dans ses yeux l'étonnement de leur fuite. Chez l'enfant, au contraire, on sentait que la pensée était à demeure, et même son air un peu trop réfléchi eût

inquiétude, s'il n'avait pas été joint à une certaine paresse d'attitudes, un alanguissement de tout ce petit être, les mouvements câlins et timides du garçon élevé dans les jupes de sa mère.

En ce moment, appuyé contre elle, une main glissée dans son manchon, il l'écoutait parler, plein d'une admiration muette, et de temps en temps regardait le prêtre et tout ce qui l'entourait d'un air curieux, comprimé et craintif.

Il avait promis de ne pas pleurer.

Quelquefois cependant un soupir étouffé, comme le reste d'un sanglot, le secouait des pieds à la tête. Alors le regard de la mère se posait sur lui, et semblait dire :

« Tu sais ce que tu m'as promis... » Aussitôt l'enfant refoulait son soupir et ses larmes; mais on sentait en lui un grand chagrin, cette cruelle impression d'exil et d'abandon que la première pension cause aux petits qui ont vécu tard près du foyer.

Cette investigation de la mère et de l'enfant, que le prêtre avait faite en quelques minutes, aurait pu satisfaire un observateur superficiel; mais le père O^a... qui dirigeait depuis plus de vingt-cinq ans l'aristocratique institution des jésuites de Vaugirard¹, était trop au courant du monde, il connaissait trop bien la haute société parisienne et toutes ses nuances de langage et de tenue, pour ne pas avoir deviné dans la mère du nouvel élève qui lui arrivait une cliente d'un genre particulier.

L'aplomb avec lequel elle était entrée dans son cabinet, aplomb trop visible pour être vrai, sa façon de s'asseoir en se renversant, ce rire jeune un peu forcé qu'elle avait, et surtout ce flot de paroles débordantes sous lequel on aurait dit qu'elle dissimulait l'embarras d'une pensée cachée, tout mettait le prêtre en méfiance. Malheureusement, à Paris, les mondes sont si mêlés, la communauté des plaisirs, des toilettes, des promenades, a fait la ligne de démarcation si mince et si facilement franchie entre les femmes à la mode de la bonne et de la mauvaise société, entre une lorette qui se tient et une marquise qui s'abandonne, que les plus experts, à première vue, peuvent s'y tromper; et voilà pourquoi le prêtre considérait cette femme avec tant d'attention.

Ce qui déconcertait surtout son examen, c'était le décousu de la conversation. Comment avoir le temps de

se reconnaître au milieu de ces caprices, de ces volte-face, de ces bonds d'écureuil en cage? Pourtant son jugement, qu'on essayait peut-être de dérouter, était déjà à moitié fait. L'attitude embarrassée de la mère, quand il lui demanda quel était, avec Jack, l'autre nom de l'enfant, acheva de le fixer.

Elle rougit, se troubla, hésita une seconde.

« C'est vrai, dit-elle, excusez-moi... Je ne me suis pas encore présentée... Où donc ai-je la tête? »

Et tirant de sa poche un mignon porte-cartes en ivoire, parfumé comme un sachet, elle y prit une carte sur laquelle s'étalait en lettres allongées ce nom souriant et insignifiant :

IDA DE BARANCY¹

Le recteur eut un singulier sourire.

« C'est aussi le nom de l'enfant? » demanda-t-il.

La question était presque impertinente. La dame le comprit, se troubla encore davantage et cacha son embarras sous un grand air de dignité :

« Mais... certainement, monsieur l'abbé... certainement.

— Ah! » dit le prêtre d'une voix grave.

C'était lui maintenant qui ne savait plus comment exprimer ce qu'il avait à dire. Il roulait la carte entre ses doigts, avec ce petit frémissement des lèvres de l'homme qui comprend la valeur et l'effet des paroles qu'il va prononcer.

Tout à coup, il se leva, s'approcha d'une des hautes portes-fenêtres qui donnaient de plain-pied sur un grand jardin planté de beaux arbres et tout empourpré par un rouge soleil d'hiver, puis frappa un léger coup à la vitre. Une silhouette noire passa devant les fenêtres, et un jeune prêtre apparut presque aussitôt dans le cabinet.

« Tenez, mon bon Duffieux², dit le supérieur, promenez un peu cet enfant... Montrez-lui notre église, nos serres... Il s'ennuie là, ce pauvre petit homme... »

Jack crut que l'on prenait ce prétexte de promenade pour couper court aux adieux pénibles de la séparation, et son regard eut une telle expression de désespoir et d'effroi, que le bon prêtre le rassura doucement :

« N'aie pas peur, mon petit Jack... ta mère ne s'en ira pas... tu vas la retrouver ici. »

L'enfant hésitait encore.

« Allez, mon cher!... » fit Mme de Barancy avec un geste de reine.

Aussitôt il sortit sans un mot, sans une plainte, comme s'il était déjà assoupli par la vie et préparé à toutes les servitudes.

Quand il fut dehors, il y eut dans le cabinet un moment de silence. On entendait les pas de l'enfant et de son compagnon s'éloigner en criant sur le sable durci par le froid, le pétilllement du feu, des piailllements de moineaux dans les branches, des pianos, des voix, le murmure d'une maison pleine, tout le train, assourdi par l'hiver et les fenêtres closes, d'un grand pensionnat à l'heure de l'étude.

« Cet enfant a l'air de bien vous aimer, madame », dit le recteur, que la grâce et la soumission de Jack avaient touché.

« Comment ne m'aimerait-il pas? » répondit Mme de Barancy peut-être un peu trop mélodramatiquement; « le pauvre cher n'a que sa mère au monde!

— Ah! vous êtes veuve?

— Hélas! oui, monsieur le supérieur... Mon mari est mort, il y a dix ans, l'année même de notre mariage, et dans des circonstances bien douloureuses... Ah! monsieur l'abbé, les romanciers qui vont chercher si loin les aventures de leurs héroïnes ne se doutent pas que la plus simple vie peut quelquefois défrayer dix romans... Mon existence en est bien la preuve... Voici: M. le comte de Barancy appartenait, comme son nom peut vous l'apprendre, à une des plus anciennes familles de Touraine... »

Elle tombait mal. Justement le père O... était né à Amboise et connaissait à fond toute la noblesse de sa province. À l'instant même, le comte de Barancy alla rejoindre dans les doutes et les défiances de son esprit le major général Peambock et le rajah de Singapore. Il n'en laissa pourtant rien paraître et se contenta d'interrompre doucement la soi-disant comtesse:

« Ne croyez-vous pas comme moi, madame, demanda-t-il, qu'il y aurait de la cruauté à éloigner sitôt de vous un enfant qui vous semble si attaché? Il est bien jeune encore. Et puis serait-il assez fort pour supporter la douleur d'une telle séparation?... »

— Mais vous vous trompez, monsieur, répondit-elle

très naïvement. Jack est un enfant très robuste. Il n'a jamais été malade. Un peu pâlot peut-être, mais cela tient à l'air de Paris, auquel il n'est pas habitué. »

Ennuyé de voir qu'elle ne saisissait pas sa pensée à demi-mot, le prêtre reprit en accentuant la note :

« D'ailleurs, pour le moment, nos dortoirs sont pleins... la saison scolaire est déjà très avancée... Nous avons même dû renvoyer des élèves nouveaux à l'année prochaine... Je vous serai fort obligé d'attendre jusqu'à cette époque. Peut-être alors pourrons-nous essayer... Pourtant, je ne réponds de rien. »

Elle avait compris.

« Ainsi, dit-elle en pâlisant, vous refusez de recevoir mon fils? Refuserez-vous aussi de me dire pourquoi?

— Madame, répondit le prêtre, j'aurais donné tout au monde pour que cette explication n'eût pas lieu; mais, puisque vous m'y forcez, il faut bien vous apprendre que la maison que je dirige exige des familles qui lui confient leurs enfants des conditions de moralité exceptionnelles... Il ne manque pas, à Paris, d'institutions laïques où votre petit Jack trouvera tous les soins qui lui sont nécessaires; mais, chez nous, cela est impossible. Je vous en conjure, ajouta-t-il à un mouvement de protestation indignée, ne me faites pas m'expliquer davantage... Je n'ai le droit de rien vous demander, de rien vous reprocher... Je regrette la peine que je vous fais en ce moment, et croyez bien que la rigueur de mon refus m'est aussi pénible qu'à vous. »

Pendant que le prêtre parlait, le visage de Mme de Barancy avait passé par toutes les expressions de douleur, de dédain, de confusion. D'abord elle avait essayé de faire bonne contenance, gardant la tête droite et le masque mondain bien attaché; mais les paroles bienveillantes du recteur, tombant sur cette âme enfantine, la firent se fondre tout à coup en plaintes, en larmes, en aveux, en expansions bruyantes et désolées.

Oh! oui, allez, elle était malheureuse. On ne savait pas tout ce qu'elle avait souffert déjà pour cet enfant...

Eh bien, oui! le pauvre cher petit être n'avait pas de nom, pas de père; mais était-ce une raison pour lui faire un crime de son malheur et le rendre responsable de la faute de ses parents? « Ah! monsieur l'abbé, monsieur l'abbé, je vous en prie... »

Tout en parlant, par un mouvement d'abandon qui aurait pu faire sourire dans une circonstance moins grave, elle avait pris la main du prêtre, une belle main d'évêque, douillette et blanche, que le bon père essayait de dégager doucement, non sans un peu d'embarras.

« Calmez-vous, ma chère dame... », disait-il effrayé de ces effusions, de ces larmes; car elle pleurait comme un enfant qu'elle était, avec des sanglots, des suffocations, le laisser-aller naïf d'une nature un peu vulgaire.

Le pauvre homme pensait: « Qu'est-ce que je vais devenir, mon Dieu, si cette dame se trouve mal? »

Mais les mots qu'il employait à la calmer l'excitaient encore.

Elle voulut se justifier, expliquer des choses, raconter sa vie, et, bon gré mal gré, le supérieur fut obligé de la suivre dans un récit obscur, entrecoupé, haletant, interminable, où elle se lança tout éperdue, cassant à chaque pas le fil conducteur, sans se préoccuper de savoir comment elle remonterait à la lumière.

« Ce nom de Barancy n'était pas le sien... Oh! si elle avait pu dire son nom, à elle, on aurait été bien étonné. Mais l'honneur d'une des plus anciennes familles de France, vous entendez bien, une des plus anciennes, était attaché à ce nom-là, et on la tuerait plutôt que de le lui arracher. »

Le recteur voulut protester, l'assurer qu'il ne tenait à rien lui arracher du tout; mais il ne parvint pas même à se faire entendre. Elle était lancée, et l'on eût arrêté plus facilement les ailes d'un moulin à vent à toute volée que cette parole qui tourbillonnait dans le vide. Ce qu'elle semblait tenir à prouver surtout, c'est qu'elle appartenait à la plus haute noblesse, que son infâme séducteur, lui aussi, portait de quelque chose sur je ne sais trop quoi, et que, d'ailleurs, elle avait été victime d'une fatalité inouïe.

Que fallait-il croire de tout cela? Pas un mot, probablement, car les réticences, les contradictions abondaient dans ce discours incohérent. Il en ressortait pourtant quelque chose de sincère, d'ému, de touchant même, l'amour de cette mère et de cet enfant. Ils avaient toujours vécu ensemble. Elle le faisait travailler à la maison avec des maîtres, et ne voulait s'en séparer qu'à cause de cette intelligence qui s'éveillait trop, de ces yeux qui

s'ouvriraient, et contre lesquels on ne saurait prendre trop de précautions.

« La meilleure de toutes, dit le prêtre gravement, serait de ne rien garder d'irrégulier dans votre vie, de rendre votre maison digne de l'enfant qui l'habite.

— C'est là ma préoccupation constante, monsieur l'abbé, répondit-elle... À mesure que Jack grandit, je me sens devenir plus sérieuse. D'ailleurs, d'un jour à l'autre, ma situation se trouvera régularisée... Il y a une personne qui depuis longtemps me sollicite... Mais, en attendant, j'aurais voulu éloigner l'enfant, l'écarter de ma vie encore troublée, lui faire donner une éducation aristocratique et chrétienne digne du grand nom qu'il devrait porter... J'avais pensé que nulle part il ne serait aussi bien qu'ici pour cela; mais voilà que vous le repoussez et que du même coup vous découragez la mère de toutes ses bonnes intentions... »

Ici, le recteur parut ébranlé. Il hésita une minute, puis la regardant jusqu'au fond des yeux :

« Eh bien, soit, madame; puisque vous y tenez absolument, je me rends à votre désir. Le petit Jack m'a beaucoup plu. Je consens à le recevoir parmi nos élèves...

— Oh! monsieur le supérieur...

— Mais, à deux conditions.

— Je suis prête à les accepter toutes.

— La première, c'est que, jusqu'au jour où votre position sera régularisée, l'enfant passera ses congés, ses vacances même, dans notre maison, et ne rentrera plus dans la vôtre.

— Mais il en mourra, mon Jack, de ne plus voir sa mère.

— Oh! vous pourrez venir l'embrasser aussi souvent que vous voudrez. Seulement, et c'est là notre seconde condition, vous ne le verrez jamais au parloir, mais ici, dans mon cabinet, où j'aurai soin que vous ne soyez pas rencontrée. »

Elle se leva toute frémissante.

Cette idée qu'elle ne pourrait jamais entrer au parloir, se mêler à cette charmante confusion du jeudi, où l'on se fait gloire de la beauté de son enfant, de la richesse de sa mise et du coupé qui vous attend à la porte, qu'elle ne pourrait pas dire à ses amies : « J'ai salué hier chez les

pères Mme de C*** ou Mme de V*** », de vraies madames, qu'il lui faudrait venir en cachette embrasser son Jack à l'écart, tout cela la révoltait à la fin.

Le malin prêtre avait frappé juste.

« Vous êtes cruel avec moi, monsieur l'abbé; vous m'obligez à refuser ce dont je vous remerciais tout à l'heure comme d'une grâce; mais j'ai ma dignité de mère et de femme à garder. Vos conditions sont inacceptables. Et que penserait mon enfant de ... »

Elle s'arrêta en voyant là-bas, derrière la vitre, une petite frimousse blonde qui regardait, animée par l'air vif du dehors et par une fièvre d'inquiétude. Sur un signe de sa mère, l'enfant entra bien vite :

« Oh! maman, comme tu es gentille... On avait beau me dire non... Je croyais que tu étais partie. »

Elle lui prit la main brusquement :

« Tu partiras avec moi, lui dit-elle, on ne veut pas de nous ici. »

Et elle sortit à grands pas, droite, fière, entraînant l'enfant stupéfait de ce départ inattendu qui ressemblait à une fuite. À peine avait-elle répondu par un signe de tête au salut respectueux du bon père qui s'était levé, lui aussi; mais, malgré sa précipitation, elle ne s'enfuit pas assez vite pour empêcher son Jack d'entendre une voix douce murmurer derrière lui : « Pauvre enfant!... Pauvre enfant!... » avec un accent, une compassion qui lui alla jusqu'au cœur.

On le plaignait... Pourquoi?...

Il y pensa souvent depuis^a.

Le recteur ne s'était pas trompé.

Mme la comtesse Ida de Barancy était une comtesse pour rire.

Elle ne s'appelait pas de Barancy, peut-être pas même Ida. D'où venait-elle? Qui était-elle? Qu'y avait-il de vrai dans toutes ces histoires de noblesse dont elle était obsédée? Personne n'aurait pu le dire. Ces existences compliquées ont des fortunes si diverses, tant de dessous, un passé si long et si accidenté, qu'on n'en connaît jamais que le dernier aspect. On dirait ces phares tournants qui ont de longues alternatives d'ombre entre les éclats intermittents de leur feu.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'était pas parisienne, qu'elle arrivait d'un chef-lieu quelconque dont elle gardait encore l'accent, ne savait rien de Paris et manquait absolument de genre, au dire de Mlle Constant, sa femme de chambre.

«Cocotte de province...», disait celle-ci dédaigneusement.

Comme renseignement, c'était un peu vague.

Il est vrai qu'au Gymnase, un soir, deux négociants lyonnais avaient cru la reconnaître pour une certaine Mélanie Favrot, qui tenait jadis un établissement de «gants et parfumerie» place des Terreaux; mais ces messieurs s'étaient trompés et s'excusèrent beaucoup. Un autre jour, un officier du 3^e hussards s'avisait de la prendre pour une nommée Nana qu'il avait connue huit ans auparavant à Orléansville. Celui-là aussi fit les mêmes excuses, ayant fait la même erreur. Il y a vraiment des ressemblances bien impertinentes.

Pourtant, Mme de Barancy avait beaucoup voyagé et ne s'en cachait pas; mais bien sorcier celui qui eût démêlé quelque chose de clair, de positif, dans le flot de paroles qu'elle débitait à tout propos sur son origine ou sur sa vie. Un jour, Ida était née aux colonies, parlait de sa mère, une créole ravissante, de ses plantations, de ses négresses; une autre fois, elle était tourangelles, avait passé son enfance dans un grand château au bord de la Loire. Et des détails, des anecdotes, un dédain merveilleux de rattacher ensemble toutes ces pièces décousues de son existence!

Comme on a pu le voir, dans ces récits fantastiques la vanité dominait, une vanité de perruche verte et bavarde. La noblesse, la fortune, l'argent, les titres, elle ne sortait pas de là.

Riche, certainement elle l'était, ou du moins très richement entretenue. On venait de lui louer un petit hôtel boulevard Haussmann¹. Elle avait là chevaux, voitures, de fort beaux meubles d'un goût douteux, trois ou quatre domestiques, et l'existence vide, oisive, promenant, de ses pareilles, avec peut-être en plus un petit air honteux, un manque d'aplomb que la province, qui se défend mieux que Paris contre les femmes d'un certain monde, lui avait sans doute communiqué. Cela, et aussi sa fraîcheur réelle, souvenir probable d'une enfance au grand

air, la mettait à part dans le courant parisien, où d'ailleurs elle n'avait pas encore sa place, étant tout nouvellement arrivée.

Tous les huit jours, un homme entre deux âges, grisonnant et distingué, venait la voir. En parlant de lui, Ida disait : « Monsieur » avec un tel air de majesté, qu'on se serait cru à la cour de France, du temps où l'on appelait ainsi le frère du roi. L'enfant disait simplement « Bon Ami ». Les domestiques annonçaient bien haut « Monsieur le comte » celui qu'entre eux ils appelaient plus familièrement « son vieux ».

Son vieux devait être très riche, car madame ne regardait à rien, et il y avait un *coulage* énorme dans la maison, que dirigeait Mlle Constant, une femme de chambre factotum, seule et véritable influence du logis. C'était cette Constant qui donnait à sa maîtresse des adresses de fournisseurs, qui guidait son inexpérience de la vie parisienne et de la bonne société; car, avant tout, le rêve, le désir de cette déclassée, désir qui lui était venu sans doute avec la fortune, était de passer pour une femme comme il faut, distinguée, noble, irréprochable.

Aussi l'on s'imagine dans quel état l'accueil du père O... l'avait mise et si elle sortit de là la rage au cœur.

Un élégant coupé de maître l'attendait à la porte de l'institution. Elle s'y précipita avec son enfant plutôt qu'elle n'y monta, gardant juste assez de force pour dire d'un ton ferme : « À l'hôtel! » de façon à être entendue d'un groupe de prêtres qui causaient sur le perron et s'étaient vivement écartés devant ce tourbillon de fourrures et de cheveux bouclés.

Par exemple, dès que la voiture fut en route, la malheureuse se renversa dans un coin, non plus avec sa coquette pose de promenade, mais affaissée, en larmes, étouffant ses sanglots et ses cris dans les capitons de soie.

Quelle honte!... Dire qu'on avait refusé de prendre son enfant et que du premier coup ce prêtre avait découvert sa situation à elle, qu'elle croyait si bien déguisée sous toutes ces apparences luxueuses et menteuses de femme du monde et de mère irréprochable!

Ça se voyait donc ce qu'elle était!

À tout moment, le regard fin du recteur que sa fierté blessée remettait en face d'elle comme un supplice

intolérable, lui faisait monter, rien que de souvenir, des chaleurs, des rougeurs subites. Elle se rappelait son bavardage, tous ses mensonges débités en pure perte, et ce sourire, ce sourire incrédule devant lequel elle n'avait pas su s'arrêter, et qui dès le premier mot l'avait si complètement devinée.

Immobile et muet dans l'autre coin de la voiture, Jack regardait sa mère tristement, sans rien comprendre à son désespoir, sinon qu'elle avait de la peine à cause de lui. Il se sentait vaguement coupable, le cher petit; mais au fond de cette tristesse, il y avait aussi la grande joie de n'être pas entré à la pension.

Pensez donc! Depuis quinze jours on ne parlait plus que de ce Vaugirard. Sa mère lui avait fait promettre de ne pas pleurer, d'être bien sage. Bon Ami l'avait catéchisé. Constant avait acheté le trousseau. Tout était prêt, décidé. Il ne vivait plus qu'en tremblant à l'idée de cette prison où tout le monde le poussait. Et voilà qu'au dernier moment on lui faisait grâce.

Oh! si sa mère n'avait pas eu tant de chagrin, comme il l'aurait remerciée, comme il aurait été heureux de se sentir là, tout près d'elle, tapi dans les fourrures de ce petit coupé où ils avaient fait de si bonnes promenades, où ils allaient pouvoir en faire encore! Et Jack se rappelait les après-midi au Bois, les longues courses délicieuses à travers ce Paris boueux et transi, si nouveau pour eux, et dont ils étaient aussi curieux l'un que l'autre. Un monument au passage, le moindre incident de la rue, tout les réjouissait.

« Regarde, Jack...

— Regarde, maman... »

C'était comme deux enfants. On voyait en même temps à la portière les grandes boucles blondes du petit et le visage étroitement voilé de la mère...

Un cri désespéré de Mme de Barancy arracha brusquement l'enfant à tous ces bons souvenirs.

« Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai fait, disait-elle en se tordant les mains, qu'est-ce que j'ai fait pour être si malheureuse? »

Cette exclamation resta naturellement sans réponse, car ce qu'elle avait fait, le petit Jack l'ignorait pour le moins autant qu'elle. Alors, ne sachant que lui dire, comment la

consoler, timidement il lui prit la main et la serra contre ses lèvres avec ferveur, comme un véritable amoureux.

Elle tressaillit, le regarda d'un air égaré :

« Ah! cruel, cruel enfant, que de mal tu m'as fait depuis que tu es au monde! »

Jack pâlit :

« Moi?... Je t'ai fait du mal? »

Il ne connaissait, n'aimait qu'un seul être sur la terre, sa mère. Il la trouvait belle, bonne, incomparable. Et sans le vouloir, sans le savoir, il lui avait fait du mal.

Le pauvre petit, à cette idée, eut une crise de désespoir, lui aussi, mais d'un désespoir muet, comme si après la douleur bruyante dont il venait d'être témoin il eût senti une pudeur à manifester son chagrin. C'étaient des tremblements, des sanglots étouffés, un spasme nerveux.

La mère eut peur, le prit dans ses bras :

« Mais non, mais non, c'est pour rire... Oh! le grand bébé!... Est-ce que l'on est sensible comme cela?... Voyez vous ce câlin avec ses longues jambes, qui se fait bercer comme un poupon!... Non, mon petit Jack, tu ne m'as jamais fait de mal... C'est moi qui suis folle de te mêler à des histoires pareilles... Voyons, ne pleure plus... Est-ce que je pleure, moi? »

Et l'étrange créature, oublieuse de sa douleur passée, riait franchement pour faire rire son Jack. C'était un des privilèges de cette nature mobile, tout en surface, de ne pas garder longtemps une impression quelconque. Chose singulière, les larmes qu'elle venait de verser n'avaient fait que lui donner plus d'éclat encore et de jeunesse, comme une ondée glissant sur le plumage des tourterelles le lustre et l'éclaircit sans seulement le pénétrer.

« Où sommes-nous donc? » dit-elle tout à coup en abaissant la glace pleine de buée... « Déjà la Madeleine... Comme nous sommes venus vite... Tiens! si nous nous arrêtions chez chose... tu sais, le fameux pâtissier... Allons! essuie tes yeux, petit bêta... Je vais te payer des meringues. »

Ils descendirent à la pâtisserie espagnole, très à la mode à ce moment-là.

Il y avait foule.

Les étoffes, les fourrures se frôlaient, se pressaient avec une hâte d'appétit, et les figures de femmes, le voile relevé à la hauteur des yeux, se reflétaient aux miroirs de la boutique entourés d'or et de moulures couleur de

NOTICES, NOTES ET VARIANTES

<i>Avertissement</i>	1143
JACK	
<i>Notice</i>	1147
<i>Indications bibliographiques</i>	1161
<i>Notes et variantes</i>	1162
<i>Appendice : Histoire de mes livres, Jack</i>	
<i>Notice</i>	1247
<i>Notes et variantes</i>	1248
LE NABAB	
<i>Notice</i>	1251
<i>Indications bibliographiques</i>	1288
<i>Notes et variantes</i>	1288
<i>Appendice : La Bohème industrielle</i>	
<i>Notice</i>	1409
<i>Notes</i>	1410
LES ROIS EN EXIL	
<i>Notice</i>	1410
<i>Indications bibliographiques</i>	1437
<i>Notes et variantes</i>	1438
<i>Appendices :</i>	
Saint-Albe	
<i>Notice</i>	1493
<i>Notes et variantes</i>	1497
<i>Histoire de mes livres, Les Rois en exil</i>	
<i>Notice</i>	1500
<i>Notes et variantes</i>	1501

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

JACK

LE NABAB

LES ROIS EN EXIL

Appendices

Chronologie

Notices, notes et variantes

par Roger Ripoll